EXPOSÉ DES TITRES

DU

Dr EM. CHAUFFARD

Chevalier de la Légion d'honneur,
Agrégé libre de la Faculté de médecine de Paris,
Médecin de l'hôpital des Enfants malades, etc.

A L'APPUI DE SA CANDIDATURE

A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE
(SECTION DE PATHOLOGIE MÉDICALE)

PARIS
IMPRIMERIE DE E. MARTINET
RUE MIGNON, 2
1867

Interne des hôpitaux de Paris, de 1842.

Lauréat (médaille d'or) et membre correspondant de la Société de médecine de Bordeaux, pour un Mémoire envoyé au concours en 1843 sur la question suivante : «De l'influence de divers systèmes pénitentiaires sur la santé et sur la raison des prisonniers.»

Nommé le premier au concours d'agrégation ouvert à la Faculté de médecine de Paris en 1856-57.

Durant le cours de mon agrégation, appelé deux fois à suppléer M. le professeur Andral dans son enseignement de pathologie générale.

Nommé juge du concours d'agrégation (section de médecine) de 1865-1866.

Nommé au concours médecin du Bureau central des hôpitaux de Paris, 1861.

Médecin de l'hôpital des Enfants malades, 1865.

Médecin de la Maison municipale de santé, 1867.

Chevalier de la Légion d'honneur sur présentation de M. le ministre de l'instruction publique, du 15 août 1865, avec cette mention au

Moniteur : Services exceptionnels; nombreux travaux de pathologie et de philosophie médicale.

Nommé officier d'Académie pour services rendus durant l'épidémie du choléra de 1854.

Médaille d'or accordée par le gouvernement pour services rendus, comme médecin des épidémies, durant cette même épidémie de choléra de 1854.

Médaille d'argent accordée par le gouvernement pour services rendus comme médecin de l'hôpital des Enfants malades durant l'épidémie de choléra de 1865.

PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

Essai sur les doctrines médicales, Paris, 1846.

Cette thèse inaugurale, qui a obtenu des examinateurs la note *extrêmement satisfait*, est toute consacrée à mettre en lumière l'importance des questions de doctrine en médecine. Elle porte pour épigraphe cette parole de Lamennais : « Il faut le dire, car on ne le saura jamais assez, tout sort des doctrines. » L'observation raisonnée des faits généraux de la vie et de la pathologie, l'étude éclairée de la tradition sont les deux bases sur lesquelles l'auteur s'est efforcé de fonder ce premier essai. La citation suivante montrera l'esprit dans lequel ce travail a été conçu : « Pour le plus grand nombre, l'expression de vitalisme ne couvre que notions confuses, que suppositions arbitraires, qu'hypothèses métaphysiques. On accuse ceux qui se disent vitalistes de vouloir ramener la science vers les abstractions réalisées, de personnifier un principe de vie, et, dépassant ainsi les faits et l'observation, de rejeter la médecine dans le champ des libres rêveries, des conceptions imaginaires. Ces reproches, qui sont acceptés de presque tous contre le vitalisme, on les adresserait volontiers à toute doctrine; on voudrait aujourd'hui observer et pratiquer en échappant à cette domination importune. Je viens présenter les opinions contraires..... »

Lettres sur le vitalisme, Paris, 1856.

Ces lettres ont été publiées, pour la plupart, dans la *Gazette hebdomadaire de médecine*, et réunies ensuite en une seule publication.

« Beaucoup de médecins, disais-je dans l'*Avant-propos*, contestent l'influence légitime des questions de doctrine; et ces médecins se rencontrent à tous les degrés de la science, de l'art et de la profession. Les uns, sérieusement livrés au travail et à l'avancement de la science, exerçant, par leur position élevée, une incontestable autorité, posent comme un fait démontré que toutes les études doctrinales et de médecine philosophique sont superflues et vaines, sans utilité pour la science réelle, n'éclairent en rien les faits morbides, ni l'art de guérir et doivent être dédaignées; les autres, en grand nombre, voués uniquement aux labeurs journaliers de la pratique, ne conçoivent nullement comment ils pourraient y être soutenus et guidés par les vérités générales et la philosophie de la science, n'estiment et n'accordent une certaine attention qu'aux travaux qui leur apportent un remède ou une formule nouvelle, ne consultent que les signes physiques des maladies, ne comprennent que la statistique appliquée, acceptent volontiers d'être le jouet de toutes les assertions contraires, mais se refusent aux longues méditations sur la nature vivante, sur ses mouvements ordonnés, ses crises, ses ressources et ses défaillances; en sorte que trop souvent, savants et praticiens, médecins renommés ou obscurs se rencontrent dans les mêmes sympathies, j'allais dire dans les mêmes préjugés... Cependant des esprits sincères et convaincus ont compris que la science devait être ramenée à la source des vérités premières, des principes évidents; que ces vérités seulement avaient en elles la vie et la force; qu'à leur aide, on verrait se transformer en actes animés, ayant leur raison d'être et leur fin, l'immense catalogue de phénomènes immobiles et muets dressé par le travail moderne. Ces médecins aspirent à relever le vitalisme, parce qu'ils ne veulent ni du doute, ni d'une confiance aveugle; ils admirent et étudient par dessus tout la nature vivante et médicatrice, et cherchent à pénétrer, sous toutes les formes, son activité incessante, tout à la fois mobile et réglée, libre et entravée, spontanée et soumise, salutaire quelquefois par les mêmes moyens qui la rendent funeste, comme funeste aussi par ceux qui la font salutaire.

Et ces études ne sont pas seulement à leurs yeux contemplatives, faites pour ennoblir la science et l'esprit qui la cultive; elles sont surtout pratiques et de mise au lit de chaque malade; elles fournissent les indications, assurent les jugements cliniques et conduisent aux légitimes déterminations thérapeutiques... » J'avoue sans peine que l'exposé doctrinal, tenté dans ces *Lettres*, est bien incomplet, et trahit encore bien des incertitudes; il témoigne toutefois des efforts persévérants de l'auteur pour atteindre à des notions plus fermes et plus précises que celles qui avaient cours dans les écoles et dans les enseignements écrits.

Instituts de médecine pratique de Jean-Baptiste Borsieri, 2 volumes grand in-8°, Paris, 1856.

J'ai tenu à honneur de placer au début de ma carrière scientifique, comme un hommage rendu à un passé qui n'avait pas été sans gloire, la traduction d'une œuvre importante et dogmatique de la médecine du siècle dernier. Il m'a paru utile de faire plus aisément connaître aux générations nouvelles, que le culte du présent entraîne parfois trop exclusivement, un ouvrage qui résumât l'état de la science vers la fin du siècle dernier, et qui permît de juger les lacunes, les faiblesses, comme aussi les mérites de cette science éteinte ou transformée par le travail moderne. C'est dans ce but que j'ai traduit du latin et publié les *Instituts de médecine pratique* de Borsieri, ouvrage justement renommé. J'ai placé en tête de cette traduction un travail approprié de pathologie générale, intitulé : *Étude comparée du génie antique et de l'idée moderne en médecine*.

Principes de pathologie générale, 1 volume grand in-8° de 718-XVI pages, Paris, 1862.

J'ose appeler sur cet ouvrage l'attention des membres de l'Académie. J'y ai tenté une rénovation, devenue nécessaire, des questions de doc-

trine; j'ai montré les faiblesses des solutions synthétiques proposées antérieurement; j'ai analysé ces solutions et les ai mises en regard des faits essentiels livrés par l'observation et des principes nécessaires qui régissent la constitution de toute science. J'ai poursuivi partout la distinction fondamentale du principe d'origine des actes vitaux d'avec les conditions d'exercice de ces actes. Aux formules défaillantes des anciennes écoles, j'ai substitué des notions précises et qui traduisent les réalités propres de la vie. A l'aide de ces notions, j'ai pu, à la fois, défendre les vérités acquises à la saine tradition médicale et proclamer les progrès que les sciences physiques et chimiques apportent tous les jours à la détermination des conditions positives et instrumentales des phénomènes biologiques. Chercher la constitution et la synthèse des actes vitaux, d'abord dans leur cause propre et autonome, ensuite dans leurs conditions matérielles et organiques : telle est la pensée à laquelle, dans tout le cours de cet ouvrage, je pense avoir été rigoureusement fidèle. Elle m'a certainement fourni l'occasion d'apporter à la pathologie générale des développements nouveaux, des vues qui me paraissent pratiques et fécondes, et qu'aucun autre ouvrage n'avait jusqu'ici présentés. Qu'il me soit permis d'ajouter que ce long travail, dont la plus brève analyse dépasserait les bornes permises à un exposé de titres, a reçu l'assentiment de médecins éminents, assentiment souvent et chaleureusement exprimé dans la presse médicale.

L'âme et la vie, étude d'histoire et de philosophie médicale, écrite à propos des ouvrages remarquables de MM. Tissot (*La vie dans l'homme*) et Bouillier (*Du principe vital et de l'âme pensante*), et publiée dans le tome XXI du *Correspondant*, 1862.

« La science de l'homme, sous le souffle de Descartes, disions-nous au commencement de ce travail, se sépara en deux parts tellement éloignées, qu'elles ne paraissaient plus tenir à un tronc commun, ni manifester les aspects divers d'un même être. D'un côté, l'âme et la pensée ; de l'autre, et à une distance infinie, l'organisme et la vie.

La psychologie et la métaphysique traitaient de la science de l'âme; l'anatomie et la physiologie exposaient la science de l'organisme vivant. Ces sciences s'établissaient ignorantes les unes des autres; et entre l'âme et le corps, les rapports étaient si malaisés à concevoir, qu'on en venait à imaginer une harmonie préétablie pour les expliquer. Ces pénibles fictions, au lieu d'amener à la science de l'homme réel, contribuaient à en écarter. Dès que les métaphysiciens entrevoyaient la vie, ils s'en détournaient comme d'une étrangère avec laquelle tout commerce eût été un sacrifice de dignité; dès que les physiologistes entrevoyaient l'âme, ils la bannissaient comme une image vaine ou nuageuse, que la science positive doit abandonner à ceux qui s'égarent dans les rêves et se perdent loin de toute observation. Dans ces dédains et ces abandons, la possession des réalités de l'être chancelait. Tous les systèmes enfantés d'un et d'autre côté se coloraient fatalement de teintes chimériques; tous réflétaient, en effet, ce qui n'existe pas dans les milieux réels et accessibles. L'homme n'est jamais pensée sans vie, ni vie sans pensée; il est, ici-bas, la pensée vivante; ou mieux, il est la vie humaine qui résume en elle l'activité pleine de notre être, celle qui pense et qui sent, qui veut et qui agit. Ce que la science de l'âme a perdu de vérités, de vues souples et profondes à cet isolement arbitraire, l'histoire philosophique le dira un jour : montrer ce que la physiologie a conçu d'erreurs à considérer la vie comme un effet de l'organisation matérielle, ce qu'elle a amassé d'obscurités et d'étroites distinctions à imaginer un principe de vie indépendant du principe pensant, serait écrire une large part des déviations physiologiques et médicales. »

Défendre dans son unité la constitution de l'être hnmain, soustraire les réalités vivantes aux arbitraires divisions et aux conceptions erronées de l'ancien animisme de Stahl, et du double dynamisme de l'École de Montpellier, tel est le but poursuivi dans le cours de ce travail.

De l'assistance hospitalière. Étude publiée dans le tome XXIV du *Correspondant*, 1863.

Ce travail, écrit à la suite de l'importante discussion de l'Académie sur l'hygiène de nos hôpitaux, résume les longs débats qui ont eu lieu sur ce sujet, et tout en s'attachant à montrer combien il reste à faire pour que nos hôpitaux réalisent toutes les conditions de salubrité que l'on est en droit d'exiger, prouve cependant combien de progrès réels ont été accomplis dans ces dernières années, combien de progrès se préparent et sont destinés à améliorer prochainement l'hygiène de nos établissements nosocomiaux.

De la pathologie générale, de sa réalité, et de son rôle dans la constitution de la médecine.

Cette étude a pour but de déterminer le rôle actif et nécessaire joué par la pathologie générale dans la constitution même de la médecine et dans sa création historique. Montrer que la pathologie générale n'est pas un simple résumé de faits empiriques, ni une énumération plus ou moins complète de signes sémiotiques, disposés suivant tel ou tel ordre arbitraire et fictif, mais qu'elle a pour raison d'être et point de départ premier l'application de vérités générales à la science de l'homme vivant, qu'elle reçoit en elle et vivifie ainsi tous les faits particuliers successivement perçus, telle est la pensée de ces leçons publiées dans la *Revue des cours scientifiques*, en décembre 1863 et janvier 1864.

De la philosophie dite positive dans ses rapports avec la médecine. Brochure in-8°, 1863.

Cette étude critique est écrite sous forme de leçon. Je ne puis mieux faire connaître l'esprit dans lequel elle a été conçue, qu'en transcrivant ici la dernière page qui la résume :

« La matière et ses propriétés ! des phénomènes et leurs lois ! Arrê-

ter là tous les élans de l'esprit, ne pas donner d'autres aliments à l'ardeur de connaître ! ah ! messieurs, s'il m'était permis, en finissant, de dépasser les horizons de notre science, et de suivre la philosophie positive sur ce terrain des sociétés humaines où elle prétend inaugurer un ordre nouveau, je vous le dirai de pleine conviction : gardez-vous de cet esprit qui ne voit que des phénomènes et des lois, qui ne se nourrit que de sensation, et de comparaisons matérielles ! Une science où cet esprit règne est perdue pour toute connaissance réelle et féconde ; une société où cet esprit dominerait serait perdue pour tout ce qu'il y a de grand, de noble, d'indépendant. Asservie au culte du phénomène et de la matière, cette société serait prête à tous les asservissements ; ne reconnaissant au-dessus du phénomène et de la matière aucune force qui pût, contre cette matière et sa lourde pression, inspirer des résistances capables d'aller jusqu'au sacrifice, elle serait mûre pour tous les despotismes, pour celui de la force matérielle, pour celui plus dégradant encore de l'intérêt matériel. La seule œuvre d'une société pareille et des savants qui la serviraient, serait de calculer les rapports et les lois de cette double soumission, et d'en enseigner l'empire sans en comprendre l'abjection. Hélas ! ces calculs et cette soumission ne nous dominent que trop ; et il ne faut rien moins que la ligue de toutes les sciences affermies sur les principes immuables, de toutes les saines inspirations, de tous les sentiments généreux, de toutes les passions du vrai et du bien que nos sens ignorent, pour lutter contre les abaissements trop visibles qui nous menacent, et dont le spectacle est à lui seul une insupportable oppression. »

Fragments de critique médicale : Broussais, Magendie, Chomel. Paris, 1864.

Ce travail de critique médicale est le développement de cette pensée qu'il porte en épigraphe : « Un système ne peut être totalement compris qu'autant que l'on connaît toutes les conséquences que l'histoire s'est

chargée de tirer de ses principes. » (Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie.*) Toutes les agitations et tous les changements que, dans les temps actuels, a présentés la médecine sont les témoignages divers d'une même philosophie. Celle-ci est l'influence supérieure qui règle des directions en apparence variées et les pousse vers un but commun. Ces directions, d'ailleurs, peuvent se ramener à quelques types définis, incarnés en des individualités qui les ont conçus fortement et en sont la représentation vivante.

« Nous voudrions, disions-nous, présenter comme tels trois hommes qui ont exercé une action considérable sur la médecine contemporaine, Broussais, Magendie, Chomel ; nous voudrions montrer rapidement et par les grands côtés le caractère de leur œuvre. Les deux premiers ont semblé marcher dans des voies bien différentes ; ils ont cependant poursuivi l'application des mêmes principes généraux, et par suite, ont rencontré les mêmes écueils, et sombré, frappés de la même impuissance. Tous les deux ont, avec éclat, justifié cette éternelle vérité que tout vit, que tout marche, que tout aboutit en raison de la doctrine, âme cachée de toute pensée et de toute action. Chomel s'efforça de réagir : mais il éleva avec peine une réaction affaiblie, atteinte par les principes mêmes dont il essayait de surmonter les conséquences. Cette réaction ne pouvait qu'opposer des barrières momentanées au torrent montant des opinions subversives. Ce n'était pas, en effet, à des compromis arbitraires, à des indécisions éclectiques qu'il fallait en appeler pour vaincre d'audacieuses affirmations et des négations systématiques. Broussais, Magendie, Chomel traduisent à ceux qui savent lire le secret de leurs œuvres, les étapes diverses et les évolutions d'un même fait, le philosophisme de la sensation appliqué à la médecine : il peut n'être pas sans intérêt de montrer que des efforts dissemblables, et qui souvent se sont combattus, cachaient les mêmes origines, et se trouvaient condamnés à d'inévitables, sinon à de pareilles chutes. »

Laennec : Conférence historique faite à la Faculté de médecine. Paris, 1865.

« Admirateur fervent et réfléchi de ce grand médecin, je voudrais le montrer, disais-je, non pas seulement créateur ingénieux de l'auscultation de la poitrine, mais interrogateur ardent et scrutateur profond de toutes les manifestations de la maladie ; s'attaquant en maître capable de les comprendre et de les résoudre à tous les problèmes que déroule l'homme malade ; entrant, en un mot, dans toutes les voies de la science pour y saisir partout des vérités cachées ou y éclairer de nouvelles clartés les vérités proclamées avant lui... Laennec aime et comprend la médecine tout entière ; il a su soutenir et fortifier les découvertes qu'il amassait, dans un monde inexploré de signes, par les vues les plus pénétrantes sur l'être même qui supporte ces signes, par l'étude des lésions de structure que la maladie développe et laisse dans la trame organique, par l'intelligence des causes affectives dont les symptômes et les lésions sont la traduction extérieure et vivante. Pour voir Laennec tout entier, pour saisir les aspects frappants de sa méditative et ardente figure, il faut successivement interroger en lui l'anatomo-pathologiste laborieux et précis; l'explorateur ingénieux des symptômes; le pathologiste habile à rapprocher les symptômes et les signes des états morbides qui les émettent ; et enfin le médecin qui, s'élevant au-dessus des lésions qu'il constate et des signes qu'il perçoit, aborde résolûment les questions générales de la science, et sait donner aux principes, aux conceptions doctrinales, à la tradition, la part majeure qui leur revient dans l'institution scientifique de la médecine et dans la direction de la pratique. »

De la spontanéité et de la spécificité dans les maladies. Paris, 1866.

« Je ne serai pas contredit, ai-je dit dans l'*Avertissement* mis en tête de cet ouvrage, en avançant que la notion de spécificité, que les carac-

tères réels et la nature des maladies spécifiques sont enveloppés d'obscurités, demeurent dans la plus nuageuse indécision pour un grand nombre de médecins, ou reçoivent des maîtres autorisés les solutions les plus contradictoires. Je me suis efforcé d'éclairer ce sujet, consultant moins mes forces que ma confiance en quelques vérités premières dont mon regard suit l'invincible rayonnement à travers la mobilité confuse et les luttes apparentes des phénomènes. »

J'ai rapproché les uns des autres dans cette énumération tous mes travaux de médecine générale, afin d'en mieux faire juger l'ensemble et de montrer les liens qui les unissent, la pensée constante qui les a dirigés. Parallèlement à ces travaux, j'ai publié divers mémoires de clinique et de pathologie interne dont mon service d'hôpital me fournissait les éléments; je vais les relater successivement en me bornant à les mentionner par leur seul titre afin de ne pas développer cet *exposé* outre mesure.

Utilité des exutoires. Note publiée dans la *Gazette hebdomadaire de médecine*, en 1856, lors de la discussion de l'Académie sur ce point.

Étude clinique du typhus contagieux. Paris, 1856.

Étude clinique sur la constitution médicale de l'année 1862, *suivie de réflexions sur l'importance pratique de l'observation des constitutions médicales*. Lu dans les séances de la Société médicale des hôpitaux. 1863.

Hémorrhagies intestinales successives; anévrysme de l'artère mésentérique supérieure ; autopsie. Lu à la Société médicale des hôpitaux. 1864.

De la transformation purulente de l'épanchement séreux de la plèvre,

comme accident consécutif de la thoracocentèse. Des indications de cette opération. Lu à la Société de médecine des hôpitaux. 1864.

Note sur quelques états morbides spéciaux observés durant le règne des épidémies de choléra, et en particulier sur la diarrhée prémonitoire. Lu à la Société médicale des hôpitaux.

Parallèle de la goutte et du rhumatisme. Thèse pour le concours d'agrégation.

Divers articles de bibliographie médicale insérés dans les journaux de médecine.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.